

Cahiers de géographie du Québec



L'urbanité de Québec

Marcel Bélanger

Volume 25, numéro 64, 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021502ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021502ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bélanger, M. (1981). L'urbanité de Québec. *Cahiers de géographie du Québec*, 25(64), 11–16. <https://doi.org/10.7202/021502ar>

Note liminaire

L'URBANITÉ DE QUÉBEC

par

Marcel BÉLANGER

*Département de Géographie, Université Laval,
Québec, G1K 7P4*

De Québec, comme l'indique C. Raffestin, on saisit d'abord la singularité à travers son paysage. En cette Amérique de cités-dortoirs, de centres industriels et de métropoles géantes, voici tout à coup cette porte du Nouveau Monde, encore chargée de l'événement qui ouvrait à l'Europe un continent, dans le commencement d'un pays qui s'étend jusqu'aux mers arctiques et tropicales. Voici cette ville nord-américaine, encore proche de ses origines, ville historique coloniale et point d'appui du peuplement français d'Amérique, devenue capitale d'une province francophone. Voici cette ville encore tranquille, lieu de continuité, comme l'explique Paul Villeneuve, ville d'une lente croissance où vient s'articuler le développement d'une culture minoritaire, étrangère au pouvoir.

Il n'en faut pas tant pour que l'illusion, toujours vivace en milieu urbain, soit totale. Singulière, exceptionnelle et paraissant échapper à tout ce qui fait mal dans la quotidienneté urbaine, Québec, la ville, suscite plus que toute autre la projection. « Vieille capitale », « Berceau de l'Amérique française », « Bonne Ville de province », « Grand Village » : mais Québec est-elle vraiment ce que nous disent ces clichés, que l'on aurait tort, du reste, de ne pas prendre au sérieux ? Est-elle le lieu par excellence d'une renaissance culturelle, vouée qu'elle serait à la défense et à l'illustration de la culture française en Amérique du Nord ? Québec est-elle le lieu où s'affirme le pouvoir des Québécois, comme une certaine vision des choses, bien canadienne, aime à le faire croire dans la tranquille évocation des murs de la vieille ville ? Québec est-elle cette bonne ville à la française, ville européenne, jouissant sans faillir de l'honnête préoccupation de sa bourgeoisie ? Est-elle le prolongement des campagnes dont elle serait issue, n'en serait-elle pas plutôt le modèle ? On voit la délicate exégèse à laquelle entraîne le simple énoncé de formules qui traduisent la perception de certaines ethnies ou de certains groupes sociaux.

La question est posée, difficile s'il en est pour la géographie, si difficile que les géographes ne sont pas loin d'y avoir renoncé. Car si Québec n'est pas ce qu'en disent les clichés, qu'est-ce donc que Québec ? N'ai-je pas, géographe, le réflexe de m'adresser à l'oeuvre littéraire, pour savoir ce que sont Paris, Londres, New York ou Québec ? Comment pourrais-je, en effet, me satisfaire ici d'une explication de la formation de Québec, qui me dira, nonobstant quelques accidents de parcours, la merveilleuse machine à produire et à consommer, bien nord-américaine, qu'est Québec, ou bien encore la triste

juxtaposition de classes sociales dont elle est constituée ? Je sais pertinemment que Québec est autre chose.

Je sais pertinemment qu'au-delà de la spatialité horizontale et bidimensionnelle de Québec, il y a sa spatialité verticale¹, en une troisième dimension dont P. Maranda nous montre qu'elle est aussi susceptible d'analyses, donnant ainsi le fondement d'une démarche qui ouvre la porte à une géographie des significations, c'est-à-dire à une géographie qui partirait des significations pour ensuite aller à l'explication. Il y a donc à élaborer, à propos de la ville, une démarche qui fasse la part à des manifestations relevant d'un ordre de complexité plus grande, au carrefour des champs économique et culturel, dans l'interaction avec d'autres champs, invisibles cette fois, mais néanmoins implantés en des points précis : champs du langage et du pouvoir². Comment pourrait-on comprendre Québec, et dans son évolution interne et dans son rapport avec les territoires qu'elle influence, sans faire intervenir les pratiques sociales qui lui sont propres, pratiques juridique et religieuse, pratiques scientifique et artistique ? Et c'est aussi vers ce monde d'analyse que nous entraînent S. Gazillo et A. Roy, R. Marceau et R. Pelletier, ainsi qu'A. Lebel en ce qu'ils attirent notre attention non pas sur des faits, mais sur des processus, redevables d'explications qui toutes font intervenir la signification dont la haute-ville est chargée, lieu de pouvoir et de capacité, lieu de richesse et de tradition, lieu des élites.

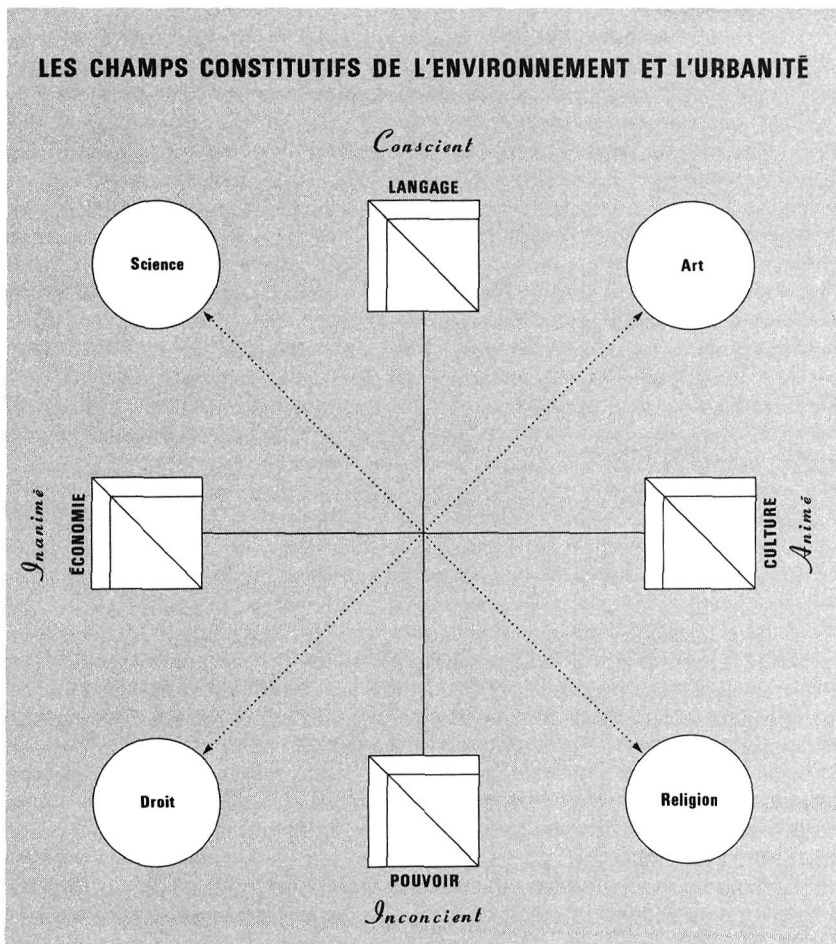
Mais au fait de quelles élites s'agit-il ? Et quelles est leur influence ? Qu'introduisent-elles dans le développement du Québec ? Quels sont leurs modèles ? De quelles continuités sont-elles garantes ? Voilà bien le genre de questions auxquelles toute réponse valable paraît impossible, tellement l'enquête elle-même ferait face à des difficultés insurmontables, soit par son ampleur, soit par la nature même de son objet, d'une si grande abstraction. Et pourtant, l'image est là, du professionnel et du grand commis, du bienfaiteur et de l'inspiré, quand ce n'est pas celle du bien nanti et du conformiste, du profiteur et du manipulateur. Mais ne sommes-nous pas ici aussi en présence de clichés qui, cette fois, nous viennent d'autres groupes sociaux, groupes populaires et groupes de jeunes qui ne feraient plus la projection géographique, mais bel et bien la projection sociale, depuis les espaces fermés où se tisse leur quotidienneté ? Et n'aperçoit-on pas le principe d'une démarche qui ferait intervenir tout le Québec dans l'explication de l'urbanité de Québec, à travers la reconstitution de rapports sociaux qui ne peuvent être compris qu'aux échelles régionales ou supra-régionales ?

Or le contexte québécois n'est pas absent des textes réunis dans ce Cahier. C'est notamment le cas lorsque sont évoqués « la transparence » d'un paysage (C. Raffestin), ou le mouvement par lequel « quelques-uns voudront secouer la léthargie qui les oppresse » (P. Maranda), ou le cheminement d'une révolution sociale « devenue tranquille après avoir été récupérée par le pouvoir politique de Québec » (P. Villeneuve). Et bien sûr ne peut-on expliquer Québec sans voir comment ce laboratoire où l'humanité s'essaie, comme en d'autres villes, à l'invention d'elle-même, subit l'influence de l'environnement qui en supporte l'activité.

Mais plus rien n'est classique ici, car Québec, la ville, lieu de pouvoir en un espace culturellement minoritaire, devient en quelque sorte lieu de pouvoir pour le pouvoir, en position parfaitement antithétique par rapport au reste du Québec, lieu de langage, lieu de parole pour la parole. Transparences du Vieux-Québec et léthargies que l'on commence à secouer, vous êtes le miroir de combien d'opacités, de combien de révoltes ? Et l'on voit ainsi apparaître, à Québec comme ailleurs, la déchirure dont le Québec tout entier est affecté, qui multiplie la distance entre économie et culture, qui l'introduit ici entre langage et pouvoir, en cette ville où langage et pouvoir coïncident trop parfaitement. Québec, véri-

table antithèse du Québec, et qui explique pourquoi, de notoriété commune, la perception de Québec, la ville, est si souvent critique et négative dans Québec, la province.

C'est ainsi toute la société québécoise qui est présente en ces pages, en même temps que s'y dessinent les éléments d'une définition de l'urbanité. Et n'est-on pas confronté, à travers elles, à l'existentiel québécois ? N'est-on pas à vivre à Québec, au Québec, dans des quotidiennetés parcellaires qui plus qu'ailleurs sécrètent l'isolement, captifs de relations qui tantôt réduisent l'existence au service d'une industrie, en ces villes surspécialisées et monovalentes, ou qui tantôt réduisent l'existence à la survivance culturelle, dans ces campagnes où la tradition a jadis trouvé son refuge, ou qui tantôt occultent l'expression linguistique, comme cela s'avère à Montréal ou qui tantôt occultent l'expression du pouvoir comme cela survient à Québec ? À vivre au Québec, l'expérience est directe des champs médiateurs à travers lesquels prend forme le destin des hommes (figure 1).



Deux de ces champs sont devenus classiques dans les analyses de la géographie. Ils définissent du reste l'objet géographique banal, c'est-à-dire la géographie telle qu'elle est communément entendue. Ce sont les champs de l'économie et de la culture, médiateurs des « rapports de l'homme avec son milieu », lui-même défini comme géographie physique et géographie humaine³. Mais il est clair qu'ils ne suffisent pas à l'explication du Québec, car ils ne nous disent pas l'essentiel sur la ville, dans la position qu'ont les hommes de s'y soustraire au labeur envoûtant ou d'y échapper aux contraintes de la tradition. Ce qui s'y dessine se situe sur un autre axe, l'axe des libérations personnelles qui transcende les aliénations de classe, l'axe des cheminements personnels où se durcissent ces rapports, l'axe de l'homme en mémoire de lui-même si l'on veut, et qui passe par des prises de conscience et des révoltes, à l'encontre de tout ce qui met l'homme en distance de lui-même⁴ : expérimentation d'un rapport défectueux entre le privé et le public, le communautaire et le collectif; entre l'ancien et le nouveau, le féminin et le masculin; ou tout cela à la fois en des substitutions où s'avère le néant de ce qui n'a pas su franchir le cap d'une organisation territoriale millénaire à laquelle un « certain ordre des choses » tenait lieu de principe ? Car c'est bien là ce qui se vit à Québec et au Québec où trop souvent le pouvoir fut étranger au langage, colportant ce qui voulait dire effritement d'une langue lorsqu'il bénissait l'usine ou réduisant la culture lorsqu'il invitait à la modernité des rentabilités américaines. Elle est vraiment trop apparente cette sainte alliance du pouvoir et de l'économie et trop lancinante cette aimable opération où l'on passait si allègrement d'une idéologie religieuse du développement à celle d'une modernité exemplaire, pour que n'apparût pas au grand jour la stratégie selon laquelle la colonie conquise devait tout à coup s'ajuster à l'époque.

Québec n'est donc plus ce qu'elle était, ville d'une urbanité compromise, ville de droite, ville de religion et de législation. Elle n'a d'autre choix que d'assumer la totalité du développement humain d'autant que Montréal, davantage ville d'art et de science, fait face à la cohorte des problèmes métropolitains où paraissent devoir s'engloutir en ce continent les meilleurs efforts. La question est donc très sérieusement posée. Québec, véritable capitale du Québec, peut-elle être, va-t-elle devenir la ville québécoise par excellence ? N'est-elle pas appelée, en phase tertiaire et quaternaire, à une croissance exceptionnelle, perspective dont il ne faut pas exclure la possibilité d'une polarisation découlant d'événements politiques par lesquels le pouvoir québécois se serait accru ? Un tel événement n'aurait-il pas pour conséquence de prolonger ou d'accentuer cette division du Québec en deux régions antithétiques et qui apparaît déjà comme funeste ? Il n'est de réponse à cette question en dehors de l'analyse dynamique des évolutions territoriales, à laquelle nous invitent les textes réunis dans ce Cahier.

Le Québec, et Québec en est, connaît ses lois d'aménagement, dérivées pour l'essentiel de la pratique américaine. Ces lois sont elles-mêmes évolutives. Et s'il est vrai qu'elles n'ont eu jusqu'à maintenant que peu d'impact, il est peu probable que l'on puisse prévoir, simuler, imaginer l'avenir de Québec sans faire intervenir les actions qu'elles sont susceptibles d'induire. Déjà les effets des lois sur la protection du territoire agricole et l'urbanisme stimulent la croissance de Québec de plusieurs manières; mais ce qui importe bien davantage, ici, c'est la considération des processus politiques globalement introduits dans le développement du Québec par les législations de développement régional, d'urbanisme et de régionalisation. Ces législations — et ceci est occidental, sinon universel — ont cette particularité qui les distingue de toutes les autres : elles ne sont pas sectorielles et la trilogie qu'elles constituent identifie les dimensions mêmes du développement, économique, culturelle et sociale. De telle sorte que leur irruption, à travers les enjeux électoraux qui en sont l'origine, modifie considérablement le mode de développement lui-même. Elles sont une révolution qui ne se connaît pas.

Leur existence même conduit à la considération de scénarios qui mettent nécessairement de l'avant les processus de conscientisation, auxquels aucun pouvoir ne saurait désormais échapper. C'est une science et un art, ce sont des législations et des convictions qui peu à peu s'expriment dans la littérature mondiale, depuis l'émergence des dimensions du développement dans la quotidienneté. Rien n'est plus troublant, car tout se passe comme si « l'ordre des choses » n'existait plus et, qu'au lieu, les choses venaient frapper de plein fouet le citoyen, l'atteindre dans son économie, dans son écologie, dans sa société. Il est, en outre, parfaitement visible que ce qui crée malaise, étonnement ou stupeur chez l'adulte prend d'autres proportions chez les plus jeunes. Car on ne peut survivre dans cette désarticulation en quelque sorte élémentaire de l'environnement. D'autant qu'elle peut culminer dans la capture des dimensions par ces « objets absolus » que sont l'automobile, la télévision et la bombe. Il n'y a pas à parier : le Québec sera du mouvement occidental qui mettra bientôt au premier plan les questions de l'environnement, de l'écologie et de l'aménagement.

Que devient donc Québec en tout ceci ? N'est-il pas le lieu privilégié d'une prise de conscience et d'un mouvement auxquels le destinent ses fonctions législatives ? N'est-il pas le lieu où, plus qu'ailleurs, se sont maintenues les valeurs d'une écologie culturelle encore présente ? Sans doute. Mais voilà qui ne suffit pas. Le mouvement contemporain fait appel à une redécouverte de l'universalité du Québec qui doit puiser son contenu dans l'ensemble du territoire québécois, villes, cités, régions et métropole. Car rien ne serait plus néfaste au Québec de demain qu'une vision politique et juridique en cette matière. Ce n'est pas de lois, de bureaucratie et de technocratie qu'il s'agit ici, c'est de la réinvention du paysage, paysage de nature mais aussi paysage intérieur, l'un n'allant pas sans l'autre.

Au-delà des relations « trinitaires » décryptées par Edgar Morin et qui tissent la toile de fond de l'aménagement du territoire⁵, il y a des situations acquises et des contextes d'action. Il y a la découverte des champs binaires auxquels s'attache la sensibilité d'un Lévi-Strauss, univers de contradictions sans fin qui ne peut trouver de repos que dans une certaine concrétude, que dans l'articulation des structures ternaires du développement et des structures binaires de l'aménagement. Le destin de Québec n'échappe pas à l'intelligence de ces règles. Inventive, elle devient une véritable capitale, sans préjudice pour la décentralisation postulée par une évolution régionale inéluctable, mais à l'avantage de localisations dont elle aurait le mérite pour des catégories d'activités rares et nouvelles. Simple machine administrative, ces activités lui échapperaient, qu'elles aillent ailleurs au Québec ou qu'elles vivent des emprunts qui seraient faits à d'autres capitales.

NOTES

¹ Cette formule fait référence aux concepts de lieu, de territorialité et de totalité, par opposition aux concepts d'aire, d'espace et de globalité. Il y a une « épaisseur » des choses et des hommes, dont l'oeuvre littéraire est remplie, de plus en plus pertinente à l'oeuvre de géographie, à mesure que s'épuisent les processus d'amplitude planétaire, comme moteurs du développement humain.

² Signalons ici le grand intérêt de l'ouvrage de C. Raffestin, *Pour une géographie du pouvoir*, LITEC, Paris, 1980, ouvrage dont la belle audace vient stimuler et enrichir d'une manière significative notre réflexion.

³ Quoique, dans l'enseignement classique, la géographie physique inclut la bio-géographie, il est clair qu'elle développe ses analyses depuis l'objet physico-chimique, tandis qu'à l'inverse, comme l'avait bien vu Max Sorre, la géographie humaine développe ses analyses depuis l'objet biologique. Nature et culture apparaissent ainsi sur un même axe. Néanmoins ces deux concepts ne sont pas du même ordre, de sorte qu'il y a place sur cet axe pour une double polarité, celle de l'inanimé et de l'animé d'une part, celle de l'économie et de la culture, d'autre part.

⁴ Voir à ce sujet l'analyse esquissée par Fernand Dumont dans *Le lieu de l'homme, la culture comme distance et mémoire*. Montréal, Éditions HMH, 1969, 233 p.

⁵ Le contexte de l'aménagement du territoire est justifiable des relations suivantes : sur le plan des idées, économie-culture-société et phénoménologie-problématique-politique; sur le plan des acteurs, entrepreneurs-chefs de ménage-agents publics et chercheur-citoyen-aménagiste; sur le plan des actions, développement régional-urbanisme- régionalisation et recherche environnementale-développement communautaire-planification.

CARTOGRAPHIE

Conception graphique : Louise MARCOTTE.

Réalisation : Isabelle DIAZ.

Photographie : Serge DUCHESNEAU.